Document generated on 05/22/2025 10:02 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Entretien avec le CANIF

Sylvie Bérard

Number 31, Fall 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3761ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Bérard, S. (1992). Entretien avec le CANIF. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 81–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENTRETIEN AVEC LE CANIF

SYLVIE BÉRARD

*Le Centre d'animation de français du Cégep du Vieux Montréal — ou CANIF pour les initiés — est un service de diffusion culturelle et d'animation en français, créé à l'automne 1990. Cette initiative est issue de l'effort conjoint du secteur d'animation culturelle du service des affaires étudiantes et du département de français. Le CANIF est très présent dans son milieu, et ses activités débordent largement du cadre strictement scolaire pour s'engager résolument dans la création et la diffusion des productions étudiantes, dans le soutien des activités scolaires culturelles et, plus généralement, dans la diffusion culturelle au Cégep. À titre d'exemple, dès l'automne 1991, le CANIF joignait ses efforts à ceux d'*XYZ *dans le cadre de son concours de nouvelles.*

L'implication d'Anne-Marie Cousineau, professeure au département de français, et René Audet, animateur culturel, remonte aux tout premiers moments du centre, alors qu'il n'était qu'à l'état de projet. J'ai donc d'abord voulu savoir quels étaient les constats à la base de la création du CANIF.

A.-M. C. — Le CANIF est issu de deux axes de préoccupations qui sont en fait nos préoccupations respectives: René est conseiller à la vie étudiante et moi, professeure de français. De mon côté, comme enseignante, ce que je déplorais, c'était le manque de valorisation de l'enseignement du français. On encourageait toujours les programmes correctifs, mais rarement des projets plus largement culturels. Je vivais aussi une insatisfaction liée au fait qu'il n'y avait pas de canal prévu pour que l'activité pédagogique déborde de la classe. La littérature est en relations étroites avec la culture et les phénomènes sociaux, mais généralement l'enseignement se déroule en vase clos, et aucun mécanisme

n'existe permettant de se brancher sur le milieu. Si à la fin d'un cours en arts plastiques ou en architecture, on expose les travaux réalisés en classe, quand un cours de français se termine, aucun mécanisme n'est destiné à diffuser les projets réalisés dans le cadre du cours. De plus, si malgré tout on s'y risque, on constate qu'il n'est pas toujours facile de rejoindre la communauté étudiante et, surtout, cela demande une énergie considérable.

R. A. — L'autre insatisfaction à la source du CANIF est en effet liée à la vie étudiante. Dans le contexte d'un collège aux structures «pachydermiques», il était toujours très difficile de rejoindre l'ensemble de la communauté. D'après le portrait-type de l'étudiant (qui a un emploi, qui habite souvent à l'extérieur du centre-ville et même de Montréal, et qui se retrouve avec une lourde charge de travail dans le cadre de ses études), il y a peu de disponibilité, peu de temps pour fréquenter les activités culturelles.

XYZ — *Pourtant, vous êtes parvenus à rejoindre la communauté collégiale! Comment vous y êtes-vous pris?*

R. A. — Nous nous sommes dit que si nous voulions créer une vie culturelle plus intense au collège du Vieux Montréal, il fallait profiter du cadre scolaire préexistant. Pour s'assurer du succès des activités du CANIF, nous devions faire en sorte que celles-ci se déroulent dans le prolongement des cours, en convergence, si vous voulez. À ce niveau, le CANIF était le moyen de multiplier les activités, bien sûr, mais surtout de concentrer les énergies, de systématiser les efforts. Car sur le plan culturel, il y avait des précédents. Cependant, même si certaines institutions étaient parvenues à durer — la troupe de théâtre a maintenant dix ans —, il était difficile d'assurer une cohésion et une continuité, toutes ces activités se déroulant le temps d'une génération d'étudiants.

A.-M. C. — L'essentiel du CANIF, son originalité, c'est de conjuguer les objectifs pédagogiques et culturels. Forcément, cela suppose une coordination tant entre les activités pédagogiques et les activités culturelles, que la coordination de plusieurs activités pédagogiques. Cela permet, par exemple, d'ouvrir à la communauté des activités difficilement abordables pour un seul groupe-cours.

XYZ — *Et la transition du pédagogique au culturel se fait sans heurts?*

A.-M. C. — En fait, comme des professeurs obligent déjà les étudiants à assister à telle conférence ou telle projection dans le cadre d'un cours, le but est simplement de poursuivre cette démarche culturelle. Il est difficile d'amener les étudiants à se rendre à une activité culturelle — à visionner un film plus lent que *Terminator II*, disons —, mais une fois cette démarche amorcée, même par obligation, il se produit parfois un déclic et ils découvrent un aspect qui leur était inconnu. Et cela fait partie de notre «mission» de les amener à s'intéresser à l'activité culturelle.

XYZ — *Ce qui singularise le CANIF est donc cette implication de la part des enseignants et cette concertation de leur part?*

R. A. — C'est ce qui est typique au CANIF et c'est le moyen qu'on a découvert, ici au collège du Vieux Montréal, pour instaurer une vie culturelle, une vie étudiante, une vie communautaire. Nous ne prétendons pas que ce soit la solution universelle. Cependant, d'autres professeurs et d'autres animateurs culturels vivent ailleurs sensiblement les mêmes situations que nous et établissent les mêmes constats: il y a ici du cinéma, là du théâtre, ailleurs des gens qui écrivent, mais il est essentiel d'intégrer les activités et de les faire connaître, faute de quoi on offre une mosaïque d'activités et d'événements sans lien ni rapport. Même si les temps sont durs pour tout le monde, et peut-être de manière encore plus aiguë au niveau collégial, il y a dans les collèges un bouillonnement d'énergie assez impressionnant, mais encore faut-il un moyen pour diffuser ces activités et concentrer les efforts.

XYZ — *Vous dites que d'autres professeurs vivent ailleurs sensiblement les mêmes situations. D'autres cégeps sont-ils tentés de suivre votre exemple?*

R. A. — Les collèges sont tellement différents les uns des autres que les expériences ne sont pas intégralement transférables. Cependant, des collèges observent attentivement ce qui se passe ici. Par exemple, à la suite d'une présentation du CANIF à un colloque organisé par la Coordination provinciale de français, une

enseignante d'un autre collège de la région métropolitaine a décidé de mettre sur pied un projet analogue, adapté au collège où elle enseigne. Évidemment, les projets peuvent difficilement être identiques compte tenu du caractère particulier de chaque collège, mais ils peuvent néanmoins s'inspirer de la démarche du CANIF.

XYZ — *Dans votre milieu, cette belle énergie que vous déployez suscite-t-elle l'admiration ou la suspicion ?*

R. A. — D'une part, je crois qu'il y a une majorité de gens qui sont très heureux qu'un tel type de travail se fasse; d'autre part, certains demeurent un peu sur leur quant-à-soi, se demandant de prime abord comment un seul service peut obtenir tant de ressources. Disons que le CANIF s'est heurté, au départ, à un enchevêtrement inextricable d'intérêts pour le moins divers. Mais du fait que le CANIF n'était pas la créature de l'un ou l'autre des services et qu'il était issu d'efforts conjoints, les gens ont eu vite le sentiment qu'il leur appartenait, qu'il était à leur disposition. Au département de français, on a adhéré spontanément aux visées du Canif, mais le Collège également, je crois, a fait montre de cran en nous appuyant, en investissant dans une telle initiative, car dans une boîte comme celle-ci il n'est pas facile, organiquement, de favoriser des échanges entre les services.

A.-M. C. — Je pense que, en général, l'arrivée du CANIF a eu un peu, au sens positif du terme, l'effet d'une petite bombe! Notre arrivée a eu un impact créé par l'effet de surprise: tout à coup, apparaissaient des activités qui se multipliaient et qui faisaient de plus en plus de bruit. En ce sens, les retombées du CANIF ont été essentiellement et fondamentalement positives.

XYZ — *Et sur les professeurs, le CANIF a eu sans doute un impact aussi positif?*

R. A. — Ça reste à développer davantage, mais le CANIF a permis aux professeurs de se regrouper selon la matière qu'ils enseignent. Cela a créé une sorte de réseau d'échange. Les enseignants ont pu conjointement développer des projets.

A.-M. C. — Pour certains professeurs, le CANIF a eu des effets extrêment heureux, en faisant renaître une motivation qui

s'était perdue au gré des coupures budgétaires... Car il ne faut pas se leurrer, surtout depuis les décrets de 1983, il régnait au collégial un certain climat de désenchantement et de morosité. Quand on a quatre, cinq groupes de quarante étudiants par session, qu'il faut préparer les cours et corriger les dissertations, non seulement on n'a pas le temps de créer de nouveaux projets, mais on n'en a plus l'énergie! Je me rappelle, quand nous avons présenté le projet, nous avons eu un accueil cordial, mais un peu sceptique de la part des professeurs qui ne croyaient plus à ce genre d'initiative. Le plus stimulant a été pour nous de voir ces mêmes professeurs soumettre plus tard des projets au CANIF. Petit à petit, les gens ont réalisé qu'ils pouvaient compter sur cette structure et qu'il était à nouveau possible d'aimer le métier d'enseignant et de réaliser des projets. Le CANIF a eu l'effet d'une bouffée d'air frais. Des professeurs d'autres départements sont venus et viennent toujours nous rencontrer pour profiter de notre expérience ou pour essayer de voir comment il serait possible de développer des activités conjointes.

XYZ — *En général, quelles sont vos activités, vos réalisations, vos publications?*

R. A. — Nous offrons d'abord un ensemble d'activités en complémentarité avec le secteur d'animation, qui consistent en des ateliers accueillant chacun une douzaine de personnes: bande dessinée, écriture littéraire, formation d'acteurs, création vidéo, scénographie et plusieurs autres de cette nature. Ces ateliers permettent d'acquérir des connaissances par la pratique.

A.-M. C. — Ensuite, nous avons mis en place une série de publications, chacune à vocation particulière. Il y a d'abord la revue de bande dessinée *Vestibulles*, qui en est à son cinquième numéro et qui réunit normalement des créations issues du cours et de l'atelier de bande dessinée, la seule exception concernant le numéro spécial d'avril qui avait pour but de souligner le travail de créateurs en bande dessinée dont la particularité est d'avoir été formés au Vieux Montréal. Parmi les revues littéraires, la première a été *La Main à plume* — le titre est tiré d'un vers de Rimbaud;

cette revue qui en est présentement à son septième numéro rend compte du travail accompli dans les cours de poésie, ce qui est assez stimulant puisque cela permet à l'étudiant d'écrire non pas seulement pour la note, mais en sachant que son texte sera diffusé. C'est la même chose qui se passe pour *Cœur double* — un peu le pendant en prose de *La Main à plume* — qui regroupe des textes de création, mais aussi des essais et dont le prochain numéro sera consacré aux textes d'étudiants s'étant distingués dans d'autres publications ou qui ont gagné des concours littéraires; ce numéro paraîtra à l'occasion de la « Fête de la nouvelle » et on pourra y lire notamment la nouvelle qui a été finaliste au concours d'*XYZ*. L'un des attraits de nos publications est de publier des textes de gens qui au départ n'ont aucune visée littéraire et qui n'avaient jamais imaginé être publiés où que ce soit. Le pari que nous faisons, c'est d'arriver à vaincre leurs préjugés à l'endroit de la création littéraire et de les gagner lentement à la littérature, et je suis convaincue que le fait d'être publié a un impact.

XYZ — *Dans le cas des publications, est-ce le professeur qui assume le travail éditorial?*

A.-M. C. — Nous faisons un travail éditorial éducatif. Le travail d'édition se compose en fait de deux phases. En premier lieu, le travail du professeur consiste à sélectionner les textes qui seront publiés et à veiller à ce que l'étudiant apporte les corrections nécessaires; cette partie du travail est très formatrice pour l'étudiant. Puis la tâche du CANIF est de solliciter la collaboration du service des communications pour la typographie, la mise en pages et l'impression. Les publications sont intéressantes, car on commence à assister à un retour vers les cours, c'est-à-dire que des professeurs se servent de plus en plus des revues à des fins pédagogiques, même s'il y a encore un sérieux travail à faire en ce sens.

XYZ — *J'ai vu que vous aviez aussi des publications en solo. Fonctionnent-elles sur le même principes que les revues?*

A.-M. C. — Ce n'est pas tout à fait la même chose. Les autres publications reflètent la production d'un cours ou d'un atelier,

alors que la collection « Prise un », apparue à l'automne dernier, réserve à des étudiants une publication entière en dehors d'un cours — même si la plupart ont été d'abord inscrits à l'atelier d'écriture. Ils doivent présenter un projet pour une publication (recueil de courtes nouvelles ou de poésie, une ou deux nouvelles plus longues, long poème, etc.), aussi la collection est-elle vraiment destinée à fournir un canal à ceux et celles qui ont déjà des visées plus sérieuses en création littéraire. Évidemment, notre objectif n'est pas celui d'une maison d'édition et jamais nous ne nous bornerons à refuser un texte; nous ferons plutôt en sorte de le rendre publiable, donc de diriger l'étudiant vers des ressources pertinentes.

R. A. — Pourtant, nous jouons le jeu de l'édition à fond de train. Encore une fois, c'est le CANIF qui s'occupe d'une partie du travail éditorial, mais nous demandons conseil à un noyau formé de quatre ou cinq professeurs. Le but est de familiariser l'étudiant avec les exigences éditoriales. « Prise un », disons, se veut de l'ordre de la «ligue majeure» par rapport aux autres publications.

XYZ — *Les publications constituent-elles l'essentiel de vos activités?*

R. A. — Plutôt une part essentielle de nos nombreuses activités. Parmi nos activités, on retrouve également l'organisation d'expositions, soit l'équivalent en arts visuels des publications solo — d'ailleurs, deux des cinq auteurs des recueils solo ont aussi exposé au CANIF. Il s'agit de concevoir un programme d'expositions de peinture qui mette en relief le rapport du textuel et du visuel. Comme autre type d'activités, il y a aussi, depuis la création du CANIF, la coordination des conférences et des projections de films. Le principe est simple: lorsqu'un professeur souhaite inviter un auteur ou un cinéaste ou encore qu'il souhaite inscrire le visionnement d'un film au programme de son cours, nous nous chargeons de sa demande et, en retour, le professeur accepte que la conférence ou le visionnement soient ouverts aux gens extérieurs au cours.

A.-M. C. — Le CANIF se charge également de faire la promotion des spectacles de troupes invitées et il coordonne les productions théâtrales étudiantes réalisées dans le cadre des cours de français-théâtre. Encore une fois, le fait que les productions théâtrales étudiantes soient diffusées à plus grande échelle a un impact considérable: le fait de répéter une scène qui sera jouée devant un auditoire plutôt que devant le seul groupe-cours est beaucoup plus stimulant, car cela confère au travail une perspective qui n'est plus simplement scolaire. En outre le CANIF, tout en étant en lien privilégié avec le département de français, déborde parfois dans d'autres secteurs. Quand nous organisons des semaines thématiques, nous essayons de privilégier ce décloisonnement et d'intégrer des professeurs d'autres départements. Par exemple, nous travaillons avec des professeurs de cinéma pour inviter des cinéastes ou organiser des projections de films; ou alors nous nous associons à des professeurs d'arts plastiques dans l'organisation d'expositions. Nous avons aussi collaboré avec un professeur de biologie dans l'organisation d'une table ronde sur les rapports entre science et science-fiction!

XYZ — *Les événements spéciaux sont aussi une façon de décloisonner les différents domaines du champ culturel?*

R. A. — Les événements spéciaux sont une manière de faire valoir différents champs de l'activité culturelle cette fois autour d'un même thème. Ce genre d'événements donne lieu à des lectures publiques, des tables rondes, des conférences, des projections, des productions théâtrales. C'est ainsi que l'an dernier s'est tenue la semaine « Des premières nations ». Cette année, il y a eu la « Fête de la littérature québécoise », dont nous comptons faire un événement récurrent. Un des buts de cette fête, cette année, était de promouvoir la création des écrivains-professeurs du Collège et ce qui se fait au niveau étudiant.

A.-M. C. — Ce sont des événements très agréables à organiser. Et l'avantage, c'est qu'en très peu de temps, nous proposons un condensé de toutes nos activités, de tout ce que nos objectifs peuvent avoir de multidisciplinaire. C'est vraiment l'occasion de

créer un événement dans le Collège et de publiciser nos activités à l'extérieur de nos murs. C'est à ce moment qu'on peut prendre la mesure de ce qu'est véritablement le CANIF.

XYZ — *N'avez-vous jamais peur de vous disperser en jouant de la sorte sur tous les tableaux du champ culturel?*

A.-M. C. — C'est une bonne question. Nous dispersons-nous? Je ne ressens pas la dispersion comme un risque immédiat, mais cela pourrait le devenir. Pour le moment, le lien entre les activités, même s'il est ténu, est celui de la vocation de base du CANIF, c'est-à-dire de faire le pont entre le culturel et le péda-gogique. Cela nous oriente constamment et je pense qu'on ne perd jamais de vue la base sur laquelle a été fondé le CANIF.

R. A. — Dans le quotidien du CANIF, lorsqu'on travaille sur le détail des projets, nous perdons peut-être de vue la vocation générale. Mais c'est passager. Notre mot d'ordre est d'être là à chaque fois qu'il y a une activité culturelle. Le CANIF saisit toutes les perches qui lui sont tendues.

XYZ — *Parvenez-vous vraiment à toucher à la fois la communauté collégiale et le grand public*?

R. A. — De la part des étudiants, la réponse est variable selon l'heure et l'activité. Les conférences qui se tiennent dans le cadre de semaines thématiques sont plus populaires, de même que les films récents et connus. Dans le cas de la « Fête de la littérature québécoise », toute proportion gardée, et compte tenu des dates auxquelles se déroulait l'événement, la réponse du grand public a été satisfaisante, puisque de toute manière, cette année, même si nous avions publicisé l'événement modestement à l'extérieur, nous avions mis l'accent sur la participation étudiante, ce qui est quand même le plus important. La promotion extérieure est bien entendu à raffiner; il faudrait, par exemple, arriver à rejoindre les gens de l'UQAM, et trouver un moyen d'inscrire la « Fête de la littérature québécoise » dans l'actualité, un peu comme ce qui s'était produit — par bonheur ou par malheur — dans le cas de la semaine « Des premières nations ».

A.-M. C. — Ce qui est intéressant, au-delà des considérations quantitatives sur le nombre de personnes assistant aux événe-

ments, c'est le fait que de telles activités se déroulent et soient diffusées. Le simple fait d'en entendre parler crée une attente pour les activités du CANIF. Les gens s'habituent à ce qu'il se passe toujours quelque chose au Collège, ce qui vient contredire l'image d'un milieu collégial froid et stérile. Le Vieux Montréal, c'est le collège du centre-ville, marqué par la ville, alors tout comme on aime lire le journal et apprendre que c'est bouillonnant d'activités même si on ne peut pas tout voir, on aime savoir que le collège qu'on fréquente est un milieu riche en activités. Cela fait partie de la curiosité culturelle.

XYZ — *Sentez-vous un appui réel émanant du milieu culturel?*

A.-M. C. — Nous avons eu une réponse très positive de la part des gens que nous avons invités aux tables rondes, aux conférences, aux lectures.

R. A. — La réponse qu'on reçoit est très engageante, tant de la part de certaines librairies que d'organismes comme l'Union des écrivaines et écrivains québécois ou la Bibliothèque nationale du Québec. Les écrivains eux-mêmes collaborent très spontanément, puisque plusieurs enseignent et sont toujours un peu scandalisés de la place énorme qu'occupe la correction de la langue au détriment de l'enseignement de la littérature.

XYZ — *Les objectifs pour les prochaines années sont-ils simplement de reconduire les activités existantes ou avez-vous de nouveaux projets en tête?*

A.-M. C. — Le CANIF termine présentement sa phase expérimentale de deux ans. Notre but est à la fois de maintenir ce qui existe et de développer de nouveaux projets. Figurant parmi nos projets, notre dada étant de mailler des activités, il y a celui d'une liaison encore à établir entre les activités culturelles et le Centre d'aide en français. De même, si nous parvenons à rendre permanente la structure du CANIF, il y aurait moyen, croyons-nous, de développer des projets pédagogiques d'envergure, d'y impliquer des classes nombreuses, à plusieurs professeurs. Tout cela fait désormais partie du domaine du possible alors que c'était impensable il y a quelques années à peine. Dans un autre ordre d'idées,

nous caressons, avec le service communautaire, le projet de publier un feuillet hebdomadaire d'information culturelle, alimenté par nos propres activités, et par celles du secteur d'animation culturelle, des divers départements et des comités étudiants. Enfin, il y a bien sûr une série de projets de développement qui font partie de nos objectifs à plus long terme, mais prioritairement nous comptons reconduire l'an prochain la « Fête de la littérature québécoise » tout en améliorant la formule.

R. A. — Un autre aspect important de nos activités pour au moins les deux prochaines années consistera à nouer des liens avec différents organismes de la communauté montréalaise, pour profiter justement du fait que le Collège s'intègre dans un cadre urbain. Il nous reste à continuer de relever le défi que nous nous sommes fixé de créer et de multiplier les ponts. Évidemment, notre situation financière est toujours précaire et notre survie dépend des coupures qu'on choisira de faire ou de ne pas faire dans notre secteur, si bien que nous ne disons pas que nous pourrons toujours continuer. Cependant, tant qu'on nous donnera les moyens financiers pour supporter adéquatement toutes ces activités, nous le ferons avec beaucoup d'enthousiasme.

XYZ

XYZ éditeur

les vilains

Claude Belcourt

L'amour-maquis

174 pages, 17,95 $

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4